

ing pretty well up-to-date the chronological treatment, but it denies the authors the chance to pull together the key issues raised in their contrasting sections into a really challenging statement on the strengths, weaknesses, and unique characteristics of educational policymaking in modern England.

The book is well indexed and has a useful bibliography, as well as pertinent lists of recommended reading at the end of each chapter. The summary which is also provided at the end of each chapter will help the casual or busy reader to form a quick impression of which parts of the book will be of use to her or him. Many of the passages read as a succinct précis of some of the more important monographs and journal articles which have already given us a rich literature around these themes. A book which attempts too much by raising almost every possible issue and not dealing fully with any? Or a book which for the non-historian provides a useful grid reference around the complex problems of policy formulation in English education? Both judgements are possible: whichever one the individual reader makes will depend on their own familiarity with these themes, their background, and their needs. But many will find it a valuable source of information and insight.

Roy Lowe  
University of Birmingham

Alison Prentice et Marjorie R. Theobald, eds. *Women Who Taught*.

*Perspectives on the History of Women and Teaching*. Toronto, Buffalo et Londres: Presses de l'Université de Toronto, 1991. Pp. 301. \$40.00 et \$16.95.

Trop souvent, le plus souvent, la présence active des femmes dans l'histoire a été occultée par ceux qui l'ont reconstituée. Depuis quelques années, les efforts se conjuguent pour écrire l'histoire des femmes, pour reconstituer l'histoire au féminin. *Women Who Taught* s'inscrit dans ce mouvement. Dans une perspective féministe, cet ouvrage tend à donner aux femmes enseignantes la place qui leur revient en histoire de l'éducation.

Ce recueil est constitué de dix articles déjà publiés, dont neuf le furent entre 1982 et 1990. Ces articles portent sur des enseignantes et des administratrices en milieu scolaire, au Canada, en Grande-Bretagne, en Australie et aux États-Unis, aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Ils sont regroupés sous trois thèmes: l'enseignement au secteur privé (3 articles), l'enseignement au secteur public (5 articles) et l'enseignement supérieur (2 articles).

Les trois premiers articles, ceux de Pedersen, de Theobald, et de Zainu'ddin, tentent de cerner comment on doit analyser la marginalisation, aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, des écoles privées destinées aux jeunes filles de l'aristocratie («ladies schools») par celles fréquentées par l'élite de la classe moyenne («public schools») dans des pays tels que la Grande-Bretagne et l'Australie. L'interprétation traditionnelle

présente cette marginalisation en termes de progrès, aux niveaux tant de la formation dispensée que du professionnalisme du personnel enseignant et dirigeant. Or, il faudrait sans doute réviser cette interprétation puisque, d'une part, la formation accessible dans les «ladies school» pouvait être très valable et que, d'autre part, la marginalisation de ce réseau d'écoles s'est souvent traduite par la subordination des places occupées par les femmes dans le réseau de l'enseignement secondaire.

Il y a moins d'unité entre les cinq articles qui suivent. Trois d'entre eux permettent de saisir les conditions de travail des institutrices du secteur public. Ainsi, l'article de Danylewycz et Prentice analyse l'évolution de la tâche des enseignantes, au Québec et en Ontario, au 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup> siècle. Cet article montre également l'ambiguïté du statut de l'enseignante, situé à la frontière des mondes ouvrier et professionnel. Par ailleurs, en décrivant le travail de Lottie Bowron, fonctionnaire responsable pendant quelques années du «bien-être» des institutrices en milieu rural, l'article de Wilson permet de saisir les problèmes rencontrés par les enseignantes de la Colombie-Britannique exerçant leur profession dans des régions très éloignées. L'article de Selleck aborde un autre aspect des conditions faites aux institutrices du secteur public en démontrant, à partir d'un cas type, comment la première classification étatique des instituteurs australiens a eu comme impact de reléguer injustement plusieurs institutrices à l'échelon le plus bas de cette classification.

À ces articles, portant sur les conditions de travail des institutrices du secteur public, s'en ajoutent deux autres. D'une part, l'article de Clifford étudie les facteurs sociologiques et démographiques à l'origine du mouvement de féminisation de l'enseignement aux États-Unis à partir du siècle dernier. D'autre part, l'article de King analyse le discours et l'action d'un regroupement féministe d'enseignantes britanniques, la «National Union of Women Teachers» (NUWT), durant l'entre-deux-guerres. Il est à noter que le discours de la NUWT a bien souvent des résonances des plus actuelles.

Enfin, des deux articles traitant de l'enseignement supérieur, celui de Palmieri trace un portrait des femmes composant le corps professoral du Wellesley College (Mass., É.-U.) entre 1895 et 1920. Quant au dernier article, celui de Prentice, il retrace la carrière de deux Ontariennes qui, l'une au 19<sup>e</sup> siècle et l'autre au 20<sup>e</sup> siècle, furent gagnées par la «passion de l'érudition».

On notera sans doute que, sauf dans la première partie de cet ouvrage, il n'existe pas à première vue de cohésion fondamentale entre les articles. C'est à cause de la diversité des sujets abordés que le tout manque, en apparence du moins, de cohésion. Par contre, c'est cette même diversité qui donne l'impression au lecteur lorsqu'il referme ce livre d'avoir, en assez peu de pages finalement, appris beaucoup sur l'histoire de l'enseignement au féminin. C'est là l'objectif explicite de Prentice et Theobald et, au fond, c'est ce qui confère à ce recueil

d'articles sa cohésion interne et sa valeur.

Lorsqu'on m'a demandé de rédiger ce compte-rendu, j'ai accepté avec plaisir mais j'étais consciente des lacunes de mes connaissances en ce qui concerne le champ de l'éducation des filles en milieu *anglophone*. Faire la critique de *Women Who Taught* était à mes yeux une excellente occasion de pallier, en partie du moins, à mes propres lacunes. Quelle ne fut pas ma surprise, en lisant l'introduction de cet ouvrage, introduction présentant une synthèse des travaux récents en histoire de l'éducation des filles, de constater qu'aucune référence n'y était faite au travail considérable effectué en français, au Québec, depuis la dernière décennie, dans ce champ d'étude! La bibliographie sélective présentée à la fin du volume ne comporte d'ailleurs qu'une seule référence à un livre écrit sur le Québec, en français.

Par ailleurs, dans l'introduction, on insiste sur le fait que l'histoire de l'éducation doit faire une place à l'enseignement longtemps dispensé par les religieuses: «These teachers need to be rescued from the hagiographic historical tradition in which they are customarily presented» (p. 23). Les auteures soulignent que ce travail est amorcé et donnent alors quelques références. Ces références ne renvoient qu'à des ouvrages écrits par des anglophones. Aucune mention n'est faite que des Québécoises ont entrepris, en français, ce travail et cela, depuis quelques années déjà.

Il est certain que *Women Who Taught* concerne avant tout «four largely English-speaking countries» (p.

15). Cependant, l'article de Danylewycz et de Prentice ne porte pas uniquement sur l'Ontario anglophone mais aussi sur le Québec (majoritairement) francophone: les données utilisées pour le Québec concernent, d'ailleurs, le plus souvent, les enseignantes francophones québécoises.

Il y a donc un problème. Il semble que la langue divise plus efficacement les historiennes de l'éducation des filles que les frontières nationales. Je ne connaissais et ne connais encore malheureusement que trop peu l'histoire de l'éducation des filles en milieu anglophone. J'ai constaté qu'une méconnaissance semblable existe, à l'inverse, chez nos collègues anglophones. Peut-être notre commune «passion de l'érudition» et des outils de communication, telle la *Revue d'histoire de l'éducation*, vont-ils nous permettre de franchir cette barrière linguistique? C'est à souhaiter. Pour amorcer cette démarche, je ne saurais trop recommander aux chercheuses francophones de lire *Women Who Taught* et de se familiariser ainsi avec tout un pan de l'histoire de l'éducation au féminin.

Marie-Paule Malouin  
Montréal

**Keith Jenkins. *Rethinking History*. London and New York: Routledge, 1991. Pp. 77. \$13.95.**

*Rethinking History* is, in its author's own words, "an introduction